

La première réflexion que suggère cette lettre est celle-ci : combien Maximilien jugeait mieux les autres qu'il ne se jugeait lui-même ! Ce qu'il reprochait avec justice aux Eloin, aux Scherzenlechner, ne le faisait-il pas ? Et lui qui avait publié en un an de règne une interminable série de décrets, comment ne s'apercevait-il pas qu'en raillant le « tas de propositions et de projets » qu'on lui soumettait, il se raillait quelque peu lui-même ?

En second lieu, cette lettre nous donne une des raisons qui l'avait poussé à éloigner l'élément français au début. S'il y revenait maintenant c'est donc qu'il commençait à comprendre combien il était difficile de confier un pouvoir quelconque à des incapables, eussent-ils le mérite d'être Mexicains, et il cherchait de bonne foi des gens à la hauteur des situations où il se proposait de les placer. Mais cette raison n'était peut-être pas la seule, et la suite nous en apportera la preuve : Maximilien isolé, sur le point d'être abandonné par la France, n'était pas fâché de compromettre un peu les Français, et, en leur donnant une part du pouvoir, de leur faire endosser aussi une part de responsabilité.

La nécessité de recourir toujours à la France s'imposait d'autant plus qu'un incident assez extraordinaire montrait à quel point était montée l'arrogance des États-Unis. La légion autrichienne attendait d'Europe de nouveaux volontaires. Les enrôlements se faisaient à Trieste, et 2,200 hommes s'y trouvaient réunis, prêts à s'embarquer. Dès qu'il eut connaissance de la chose, le cabinet de Washington poussa la hardiesse jusqu'à déclarer qu'il n'admettait point

l'intervention des puissances européennes dans les affaires du Mexique, et il annonça son intention de retirer son représentant à Vienne si un seul navire porteur de troupes à destination du Mexique prenait la mer. Le gouvernement de François-Joseph n'osa pas résister à cette sommation, et, s'inclinant devant cette volonté d'outre-mer, ordonna le licenciement des volontaires.

Parvenue à Mexico au commencement de juin, cette nouvelle y produisit un effet déplorable. En vain crut-on en atténuer le mauvais effet par l'annonce de la création de bataillons d'élite qui devaient porter le nom de *Cazadores de Mexico*, l'opinion ne se laissait plus prendre à ces projets toujours pompeusement annoncés et si rarement mis à exécution. Aussi le Maréchal s'efforça-t-il de combiner quelques mouvements stratégiques qui pussent inspirer aux dissidents un retour de terreur, sans pour cela contrarier le mouvement de concentration de nos troupes en vue de leur prochain départ.

Vers ce temps, le commandant en chef reçut de Napoléon III une lettre qui montre une fois de plus à quelles difficultés était soumise son action au Mexique, quand, d'un côté, il devait lui imprimer une direction conforme aux nécessités de la situation et que, d'autre part, il recevait des instructions contraires émanées de la plus haute autorité.

Palais des Tuileries, le 15 mai 1866.

Mon cher Maréchal.

J'ai reçu votre lettre du 9 avril, qui me donne bien peu de renseignements sur l'état actuel du Mexique et sur les

mesures à prendre pour rendre l'évacuation de nos troupes moins préjudiciable à la consolidation de l'Empire.

J'ignore l'époque à laquelle vous jugerez convenable de quitter le Mexique; mais, soit que vous restiez, soit que vous transmettiez le commandement au général Douay, je pense qu'il faut faire tous ses efforts pour pacifier le Mexique avant le départ de nos troupes.

Parmi toutes les lettres que les officiers écrivent à leurs parents ou à leurs amis, j'en ai remarqué une qui m'a semblé pleine de bon sens. J'en extrais le passage suivant parce qu'il est complètement conforme à mes opinions :

*« Enfin, voulez-vous que je vous résume l'opinion de tous, »
 » la voici : partant de ce principe qu'il faut évacuer le pays,
 » mais cependant en le laissant dans les conditions les plus favo-
 » rables à ce que nous sommes venus établir, tout le monde est
 » d'avis qu'il faut faire une grande râfle ici et surtout une
 » râfle de têtes. Il faut abattre Regules dans le Michoacan, Co-
 » rona dans le Sinaloa, Mendez dans le Tamaulipas, Escobedo
 » dans le Nouveau Leon, et deux ou trois autres encore au
 » plus. Pour y arriver, qu'on fasse des colonnes et qu'on les
 » confie avec plein pouvoir à des officiers intelligents. Chacun
 » s'accrochera à son dissident, et, avec des jambes et de l'ar-
 » gent, l'aura bientôt jeté à bas. Les Mexicains sont incapables
 » de le faire, nous seuls nous pouvons y arriver. On fera ainsi
 » table rase et on pourra s'acheminer vers la Vera-Cruz, lais-
 » sant le pays aussi calme qu'il peut être. Si on ne fait pas
 » ainsi, apprêtez vous à apprendre de grands désastres au
 » moment de l'évacuation, et des représailles terribles. Outre
 » qu'une telle conduite ne serait rien moins que politique, il
 » serait honteux pour le Drapeau français d'être venu ici se
 » promener pendant quatre ans, compromettre une masse de
 » gens et les laisser ensuite sans défense devant des rebelles
 » que nous aurions oublié d'assommer et qui n'attendent que*

» notre départ pour entrer en guerre avec toutes leurs forces. »

Il est donc bien essentiel de ne pas perdre un moment pour opérer la pacification du pays. Je ne me dissimule pas les difficultés inhérentes à un pays si étendu. Mais enfin il faut tâcher de faire ce que l'on peut.

Recevez, mon cher Maréchal, l'assurance de ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Si nous n'avions pas sous les yeux l'original même de cette lettre, nous révoquerions en doute l'authenticité d'un pareil document. Fallait-il que Napoléon III fût exaspéré par les déceptions sans nombre, par les incessantes contrariétés que lui apportait cette conception de son esprit, dont les résultats étaient si éloignés de ses primitives espérances, pour qu'il fit l'honneur à ce correspondant de hasard de recopier un passage d'une lettre si bizarre, et si dépourvue de raison ?

Le projet de faire une grande « râfle de têtes », en comprenant dans ces têtes celles de chefs commandant à des troupes régulières comme Regules, Mendez, Corona et Escobedo, ne pouvait germer que dans l'esprit déséquilibré d'un homme dépourvu de responsabilité. C'était quelque chose d'analogue au projet du colonel Dupin : remèdes d'empiriques auxquels parfois l'esprit s'attache dans les cas désespérés.

Il faut dire, à la louange du maréchal Bazaine, que, s'il éprouva un grand embarras à la réception de conseils qui eussent pu passer pour des ordres, il ne songea pas un seul instant à les mettre à exécution. Mieux que personne, il savait toutes les ressour-

ces qu'offrait le Mexique à ses défenseurs indigènes, et, depuis trop de temps on les chassait « avec des jambes et de l'argent, » sans parvenir à les détruire ; il ne pouvait admettre sérieusement qu'on lui imposât de recommencer des expéditions coûteuses et dangereuses, destinées à un avortement certain.

Mais cette lettre de Napoléon III, inutile quant à son objet, lui révélait, ou plutôt lui apportait une preuve nouvelle des périls de sa situation. On était trop porté en France à juger les affaires du Mexique par ce qu'en disaient les correspondances particulières ; or, il était à craindre que ces écrits, émanés de personnes incapables, par leur situation, de connaître le fond des choses et de porter un jugement d'ensemble, ne lui fussent défavorables. Il le redoutait quelque peu, et l'avenir ne donna que trop raison à ses craintes.

Plus libre d'esprit, moins touché des déceptions éprouvées, plus calme et plus pratique que son souverain, le maréchal Randon voyait avec perspicacité les inconvénients de ces rapports, provenant de gens qui, s'abritant derrière leur irresponsabilité, n'y apportaient ni impartialité ni circonspection. Il comprenait les doutes qui devaient assaillir le maréchal Bazaine, et s'en expliquait avec lui franchement et loyalement. A la suite de la lettre officielle du 15 mai, il ajoutait de sa main ce post-scriptum :

... Il me tarde de savoir le parti que vous prendrez après la réception de ma dernière lettre en ce qui concerne la continuation de votre séjour au Mexique. Il me semble, d'après vos dernières dépêches, que vos relations avec l'Empereur sont devenues plus fréquentes et qu'il dési-

rera vous conserver à la tête des troupes aussi longtemps qu'il y en aura au Mexique.

Les lettres particulières, même adressées en haut lieu, abondent en France : l'une d'elles affirme que le commandant de B., quand il a été tué, était dans un état d'intempérance des plus regrettables. Je me demande comment ce fait, en admettant son exactitude, peut être connu, car il n'est revenu personne de cette malheureuse affaire...

Cette déplorable tendance des subordonnés à critiquer les actes de leurs chefs, loin d'être encouragée, eût dû être sévèrement réprimée : elle est destructive de toute autorité et de toute discipline. Elle énerve le commandement et elle émousse l'obéissance. Mais d'autre part, pour être juste, il faut se rendre compte des inquiétudes qui assaillaient Napoléon III à une aussi grande distance des événements, et il n'était que trop naturel qu'il cherchât à se renseigner par tous les moyens possibles. C'est une tendance de l'esprit humain dont il faut bien reconnaître la force.

L'amélioration des rapports entre Maximilien et le Maréchal signalée dans la lettre du Ministre était à ce moment très réelle. La maréchale Bazaine venait d'accoucher, et, le 20 juin, l'Empereur et l'Impératrice se faisaient un devoir de tenir sur les fonts baptismaux l'enfant qui venait de naître. Cette part que prenaient les souverains à un événement purement privé montre un retour de confiance et de cordialité. On peut le croire sincère : en tout cas, il ne fut pas durable.

Maximilien s'efforçait parfois de conquérir les esprits par ces actes de générosité ou de condescendance si faciles aux souverains. Vers cette même époque,

Le général Mejia reçut des ordres en conséquence.

Tandis que la colonne expédiée de Monterey sous les ordres du colonel de Tucé se dirigeait par trois routes sur Mier, Mejia, ayant rassemblé tout ce qu'il pouvait réunir de troupes, ne conservait à Matamoros qu'une garnison insuffisante et confiait à 1,300 Mexicains et 300 Autrichiens la garde du convoi de marchandises.

Le colonel de Tucé avait envoyé des courriers afin de concerter avec le général Olvera, commandant du détachement austro-mexicain, les mouvements destinés à faciliter leur jonction ; par malheur, ces courriers étaient tombés entre les mains d'Escobedo. Celui-ci, averti, songea à profiter de l'occasion que lui offrait le hasard.

La troupe austro-mexicaine cheminait lentement sous un soleil torride ; pendant les premiers jours, elle n'aperçut aucun ennemi. Tout à coup, le 14 juin l'arrière-garde reçoit quelques coups de fusil ; le 15, un gros de dissidents se montre. Le général Olvera s'arrête, fait reposer ses hommes, puis repart le lendemain de grand matin : les Autrichiens ouvrent la marche.

A peine se sont-ils mis en mouvement que des hauteurs voisines s'élance une nombreuse cavalerie. Deux pièces de canon tirant à mitraille arrêtent le premier élan de l'ennemi, mais bientôt de fortes colonnes d'infanterie apparaissent de tous côtés. Ici, des Mexicains, là des nègres, restes de l'armée fédérale, tous se ruent sur la petite troupe, qui résiste courageusement. Mais bientôt la trahison fait son œuvre ; un bataillon mexicain, suivi bientôt par celui

des zapadores, crie : *Viva la Libertad !* et charge les Autrichiens. En vain ceux-ci montrent-ils, chefs et soldats, un courage héroïque. Décimés, ils ne peuvent résister plus longtemps. Ils mettent bas les armes et sont faits prisonniers. Le coup organisé par Escobedo a admirablement réussi.

Le général Olvera parvient à s'échapper avec une centaine de cavaliers, et, le 17, il rentre à Matamoros où il apporte la nouvelle de cette lamentable déroute.

La garnison déjà si faible, se voyant encore diminuée, se montre découragée. Que peut Mejia avec quelques centaines d'hommes démoralisés en face des troupes victorieuses d'Escobedo ? De plus, la population tout entière, qui craint les horreurs d'un siège et surtout d'une prise de possession de vive force, pèse de tout son pouvoir sur l'esprit du gouverneur. La presque unanimité des notables, réunis en une façon de conseil de guerre, se prononce pour la reddition. Mejia se soumet.

Reste à discuter les conditions avec l'ennemi : Mejia obtient que lui et les soldats demeurés fidèles se retirent librement avec armes et bagages sur Bagdad, que la vie et les propriétés des habitants soient respectées. Ces conditions acceptées le 22 juin, la ville est abandonnée aux dissidents le 23. Mejia, de Bagdad, s'embarque pour Vera-Cruz, d'où il remonte à Mexico.

Pendant ce temps le colonel de Tucé, parvenu à Mier, attendait le convoi annoncé : ce fut la nouvelle du désastre qui lui parvint...

Un an plus tôt, un officier français, dans de semblables conditions, se fût précipité à la poursuite

il saisit assez habilement deux occasions de plaire aux Mexicains.

D'abord, ayant appris la mort de M. Jesus Teran, dont le patriotisme était partout populaire, il fit insérer dans le *Diario* du 1^{er} juin un article nécrologique des plus élogieux ; il y était fait une heureuse allusion à la situation :

M. Jesus Teran avait été reçu à Miramar par l'Empereur, qui reconnut immédiatement en lui un homme intelligent, honnête et vraiment ami de sa patrie ; il a voulu rester en Europe, loin des agitations des partis, loin des iniquités, de la dévastation et des ruines dont sont responsables beaucoup de ceux qui l'accompagnèrent dans la vie publique et qui soutinrent la guerre civile. *Il ne sympathisa jamais avec les Américains du nord et écrivit nettement à S. M. qu'il considérait leur ingérence dans les affaires mexicaines comme la mort de sa patrie. Il a malheureusement fini ses jours loin d'elle.*

En même temps qu'il louait ainsi un patriote, il octroyait une pension à la veuve du général Zaragoza, lequel, on s'en souvient, s'était illustré dans la première défense de Puebla. Il espérait ainsi en se rendant solidaire des gouvernements qui avaient précédé le sien, rallier quelques dissidents. La mesure n'était pas mauvaise, mais, dans la situation où l'on se trouvait, elle ne produisit aucun effet.

Maximilien prononça quelques paroles heureuses lors de l'inauguration de la première section du chemin de fer de Chalco, destiné à relier San-Angel à la capitale :

... Chaque lieue de chemin de fer que nous ouvrons à

la civilisation, dit-il, est un pas de plus vers la prospérité et la grandeur de la nation, et chacun de ces faits pacifiques vaut plus que de trompeuses utopies et de vaines paroles...

Mais le temps n'était guère propice aux « faits pacifiques », et, quelques jours plus tard, de graves nouvelles parvenaient à Mexico : la division du Nord était détruite. C'était un péril de plus pour l'Empire, un chagrin profond pour l'Empereur ; il ne s'en cacha pas :

... La nouvelle de la destruction presque complète de la division Mejia est venue me surprendre et m'affecter douloureusement. Je fondais sur ces braves troupes une partie de mes espérances pour l'avenir... (*Lettre au maréchal Bazaine, 24 juin.*)

Ce désastre, tôt ou tard inévitable, avait été amené par la nécessité où l'on s'était trouvé de correspondre entre Monterey et Matamoros.

Depuis longtemps les commerçants établis dans cette ville demandaient une escorte qui leur permit de faire parvenir à Monterey un convoi de marchandises destinées à diverses villes de l'intérieur. D'un autre côté, un convoi d'argent attendait à Monterey une force militaire qui pût l'accompagner jusqu'à Matamoros. En outre, les troupes de la division Mejia n'avaient pas reçu de solde depuis la première quinzaine de mai. Le général Douay, d'après les ordres reçus de Mexico, décida que deux colonnes partiraient de Matamoros et de Monterey, se rencontreraient à Mier, feraient l'échange de leurs convois respectifs et reviendraient chacune à leur garnison d'origine.

Le général Mejia reçut des ordres en conséquence.

Tandis que la colonne expédiée de Monterey sous les ordres du colonel de Tucé se dirigeait par trois routes sur Mier, Mejia, ayant rassemblé tout ce qu'il pouvait réunir de troupes, ne conservait à Matamoros qu'une garnison insuffisante et confiait à 1,300 Mexicains et 300 Autrichiens la garde du convoi de marchandises.

Le colonel de Tucé avait envoyé des courriers afin de concerter avec le général Olvera, commandant du détachement austro-mexicain, les mouvements destinés à faciliter leur jonction ; par malheur, ces courriers étaient tombés entre les mains d'Escobedo. Celui-ci, averti, songea à profiter de l'occasion que lui offrait le hasard.

La troupe austro-mexicaine cheminait lentement sous un soleil torride ; pendant les premiers jours, elle n'aperçut aucun ennemi. Tout à coup, le 14 juin l'arrière-garde reçoit quelques coups de fusil ; le 15, un gros de dissidents se montre. Le général Olvera s'arrête, fait reposer ses hommes, puis repart le lendemain de grand matin : les Autrichiens ouvrent la marche.

A peine se sont-ils mis en mouvement que des hauteurs voisines s'élançent une nombreuse cavalerie. Deux pièces de canon tirant à mitraille arrêtent le premier élan de l'ennemi, mais bientôt de fortes colonnes d'infanterie apparaissent de tous côtés. Ici, des Mexicains, là des nègres, restes de l'armée fédérale, tous se ruent sur la petite troupe, qui résiste courageusement. Mais bientôt la trahison fait son œuvre ; un bataillon mexicain, suivi bientôt par celui

des zapadores, crie : *Viva la Libertad !* et charge les Autrichiens. En vain ceux-ci montrent-ils, chefs et soldats, un courage héroïque. Décimés, ils ne peuvent résister plus longtemps. Ils mettent bas les armes et sont faits prisonniers. Le coup organisé par Escobedo a admirablement réussi.

Le général Olvera parvient à s'échapper avec une centaine de cavaliers, et, le 17, il rentre à Matamoros où il apporte la nouvelle de cette lamentable déroute.

La garnison déjà si faible, se voyant encore diminuée, se montre découragée. Que peut Mejia avec quelques centaines d'hommes démoralisés en face des troupes victorieuses d'Escobedo ? De plus, la population tout entière, qui craint les horreurs d'un siège et surtout d'une prise de possession de vive force, pèse de tout son pouvoir sur l'esprit du gouverneur. La presque unanimité des notables, réunis en une façon de conseil de guerre, se prononce pour la reddition. Mejia se soumet.

Reste à discuter les conditions avec l'ennemi : Mejia obtient que lui et les soldats demeurés fidèles se retirent librement avec armes et bagages sur Bagdad, que la vie et les propriétés des habitants soient respectées. Ces conditions acceptées le 22 juin, la ville est abandonnée aux dissidents le 23. Mejia, de Bagdad, s'embarque pour Vera-Cruz, d'où il remonte à Mexico.

Pendant ce temps le colonel de Tucé, parvenu à Mier, attendait le convoi annoncé : ce fut la nouvelle du désastre qui lui parvint...

Un an plus tôt, un officier français, dans de semblables conditions, se fût précipité à la poursuite